
Pembroke ou la mort un jour, collection « Xénophon »

Alain Sanders

Présent n° 6472 du 27.11.2007

Alain Sanders : « **Pembroke ou la mort un jour** » Quatre questions à l'auteur

Richard de Pembroke est un personnage authentique qui a vécu dans l'Irlande du XII^e siècle. Dans la pièce de théâtre écrite par Alain Sanders et publiée par l'Atelier Fol'Fer, Richard surnommé « Strongbow » (« l'arc fort » parce que son armée était composée de redoutables archers gallois) initie la conquête normande de l'Irlande.

Sanders confère une étonnante actualité à cet homme rebelle au conformisme, étranger au bien-être, perpétuel guerrier à qui s'oppose le bourgeois (« les milliers de petits sans muscle et sans génie auront toujours raison des seigneurs de guerre »).

Si vous aimez les personnages au caractère bien trempé qui pensent qu'il n'y a rien de pire que de vivre en baissant la tête, que la colère et la révolte sont des sentiments qui vous font battre le cœur, alors le Pembroke d'Alain Sanders est pour vous. Un personnage que l'on n'oublie pas une fois le livre refermé. – C.R.

– *Comment vous est venue l'idée de mettre en scène la vie de Richard Pembroke et quelle est la particularité de cet homme ?*

– Le personnage historique de Pembroke m'habite depuis longtemps. Je suis allé sur ces traces en Irlande et j'ai conçu à son égard une véritable admiration, on peut même dire une sorte d'affection. Sa particularité, c'est d'avoir débarqué en Irlande comme un prédateur et, au fil des ans, de s'être *irlandisé* au point de se sentir irlandais et de se retourner contre les ennemis de l'Irlande. Certains vous diront qu'il l'a fait pour des raisons peu nobles, comme une volonté de puissance, le souci d'acquérir des terres et d'asseoir son hégémonie. Je préfère croire qu'il a été envoûté par l'Irlande et son peuple et qu'il s'est sincèrement identifié à eux.

– *Quelles libertés avez-vous pm avec l'Histoire ?*

– Oh, de nombreuses... Mais sans excès dans la mesure où, si l'on connaît les actions historiques de Pembroke, on a très peu d'éléments quant à sa réelle personnalité. J'ai donc respecté le « décor » historique, l'époque, les dates mais, pour le reste, j'ai imaginé « mon » Pembroke. C'était une époque rude où l'on ne vivait pas vieux. Né en 1130, Pembroke est mort en 1176, à 46 ans donc. Une vie relativement longue compte tenu des batailles qu'il a livrées. Il est mort des suites d'une blessure au pied. J'ai pris la liberté de le faire mourir des mains du Haut Roi d'Irlande.

– *Quelle est aujourd'hui l'image de Pembroke en Irlande ? Est-il un personnage honni, oublié ou « panthéonisé » ?*

– Il a une image glorieuse. Loin d'être oublié ou honni, il est considéré comme un héros irlandais. Lui, le Normand, comme ses archers gallois – des Celtes, donc – qui firent souche en Irlande (les Walsh, les Wogan, familles authentiquement irlandaises aujourd'hui), sont considérés comme de grandes figures de la vieille Irlande. Il est enterré dans la Christ Church Cathedra! de Dublin où l'on peut voir son effigie et celle

de son épouse, Aoife, fille de l'Irlandais Dermot Mac Murrrough (en gaélique Diarmuid), roi de Leinster (1).

– Pour Pembroke, la guerre est « un idéal d'hommes » et « nul ne peut aimer un homme qui n'aurait jamais prouvé qu'il est en un (...). Un homme qui n'aura jamais prouvé qu'il peut mettre en jeu son bien le plus précieux, sa peau (...). Et cet homme sera beau parce qu'il aura aimé la mort pour mieux aimer la vie. » Ce don de soi est absolument magnifique. C'est une valeur « de droite ». Alors peut-on dire que Pembroke a une conscience identitaire irlandaise ?

– Absolument. Et c'est ce qui me fascine : ce Cambro-Normand débarque en Irlande, envoyé par le roi anglais Henri II, à la demande de Dermot Mac Murrrough, roi de Leinster, chassé de son royaume. Il y fera souche. A la mort de Mac Murrrough, il épouse la fille de ce dernier. Nommé gouverneur d'Irlande, il « oublie » son employeur, Henri II, et œuvre désormais pour l'Irlande et les Irlandais. Comme il est de son temps et qu'il est un guerrier, il n'explique sans doute pas aussi clairement que nous le faisons un sentiment *identitaire* irlandais. Mais l'Irlande est devenue son pays. Il l'aime et la défend. Il est bien dommage que son fils, Gilbert, soit mort très jeune. Mais sa fille, Isabelle, héritera des titres et des terres de son père, et épousera un Normand, Guillaume le Maréchal. En donnant sa vie pour l'Irlande, Pembroke est allé au bout de son destin.

Propos recueillis par Catherine Robinson

(1) Un exemple de la « popularité » de Pembroke : son surnom, « Strongbow » a été donné à une marque de cidre très connue.

Présent n° 6477 du 4 décembre 2007

Pembroke ou la mort un jour **Comme un grand bol d'Eire...**

Nous connaissons déjà le percutant journaliste, le consciencieux historien, le remarquable essayiste, l'attachant poète ou encore le brillant romancier, mais avec *Pembroke ou la mort un jour*, ouvrage qu'il vient de publier aux sympathiques éditions de l'Atelier Fol'fer, Alain Sanders nous dévoile aujourd'hui une autre facette de son talent: celle de dramaturge. Dans cette pièce en trois actes bien ficelée, Alain Sanders redonne ainsi vie à Richard Fitz Gilbert de Clare, surnommé « Strongbow », héros irlandais du XIIe siècle, qui initia la conquête normande de la verte Erin.

« La littérature, et singulièrement le théâtre, permet bien des arrangements avec l'Histoire », rappelle très justement l'auteur dans sa brève présentation de l'ouvrage en quatrième de couverture. Mais si Alain Sanders ne se cache pas d'avoir pris quelques libertés avec l'histoire de Pembroke, il s'empresse de préciser qu'il l'a fait « sans excès dans la mesure où, si l'on connaît les actions historiques de Pembroke, on a très peu d'éléments quant à sa réelle personnalité ». Et Alain ajoutait, dans *Présent* du 27 novembre : « J'ai donc respecté le "décor" historique, l'époque, les dates mais, pour le reste, j'ai imaginé "mon" Pembroke. »

Et c'est un Richard de Pembroke plutôt convaincant que nous peint Alain Sanders. Qui était donc ce personnage, qui repose aujourd'hui avec son épouse dans la Christ Church Cathedral de Dublin, et est un véritable héros national en Irlande ? Alain nous le rappelle en quelques pages au début de l'ouvrage. Né en 1130 de Gilbert de Clare, 1er comte de Pembroke, et d'Isabelle de Beaumont, il descendait de la puissante famille anglo-normande de Clare. Il hérita des possessions de son père en Galles du sud en

1148. Il fut loyal au roi Etienne d'Angleterre dans la guerre civile qui marqua tout le règne d'Etienne.

Un soutien qui lui coûta son comté de Pembroke lors de l'accession au trône d'Henri II Plantagenet en 1154. A l'instar de nombreux nobles déshérités, il était alors ouvert à toute proposition lui permettant de faire fortune, et l'Irlande lui en offrit l'opportunité. En 1168, en effet, Dermot MacMurrough, roi de Leinster, qui venait d'être chassé de son trône par le roi suprême d'Irlande Ruaidri O'Connor, devait solliciter et obtenir l'aide d'Henri II pour reconquérir sa couronne. Ce sera là le point de départ de la formidable épopée irlandaise de Strongbow.

Au fond, Richard de Pembroke est assez emblématique de ces Normands turbulents, qui s'expatrièrent un peu partout en Europe, bataillant à la recherche de terre et de titres. En cela, le portrait psychologique qu'Alain Sanders dresse de Pembroke dans son ouvrage, celui d'un guerrier méprisant la mort et la veulerie, le goût du confort et l'attachement aux valeurs par trop matérialistes, est des plus convaincants. « J'aime ceux qui ont le mépris de la mort », déclare en effet Pembroke. « Ce n'est qu'en la frôlant tous les jours que l'on peut aimer la vie. Ceux qui prêchent une pauvre résignation et une ennuyeuse sécurité couvrent leur lâcheté du manteau de la vertu. Je hais la vertu pour la vertu. Ce ne sont pas les méchants qu'il faut craindre mais les faibles. Les vertueux par nécessité » (acte I scène VII).

Mépris pour la mort, donc. Mais aussi pour la vénalité. S'adressant aux bourgeois, Strongbow déclare encore : « Je méprise en vous l'attachement à l'argent en tant que tel ! Vous vivez comme des insectes, de tout petits insectes, de l'excrément d'insectes ! Je n'existe que par vous ? Vous le croyez ? Mais quand nos villes sont menacées, quand les étrangers venus de la mer vous font les gros yeux, qui vient-on chercher ? »

Le Pembroke d'Alain Sanders n'est cependant pas un aventurier sans attaches. En effet, rappelle l'auteur, ayant débarqué en Irlande « comme un prédateur », Strongbow s'est au fil des ans *irlandisé*, au point de se sentir irlandais et de se retourner contre les ennemis de l'Irlande. Témoin encore de son amour pour cette île merveilleuse, cette dernière réplique de Pembroke : « Je l'aime ce pays. J'aime cette Irlande aux arbres séculaires, pleine d'une force pesée et lourde, j'aime cette Irlande aux lacs ensommeillés, j'aime nos forêts. Il faut être de la terre, vois-tu. Si nous voulons nous attacher solidement, il nous faut aimer la glèbe. Nos châteaux forts, durs comme des montagnes, nos nuages, nos filles. C'est là les sentiments vrais à l'opposé des petits sentiments bêlants » (Acte II, scène I).

Franck Delétraz

Minute n° 2341 du 16 janvier 2008

Sous ces couvertures...

Dans *Pembroke ou la mort un jour*, Alain Sanders place la fin du monde (oui : la mort un jour) dans l'Irlande du XII^e siècle. Richard Strongbow, l'inclassable, fait régner la terreur parce que c'est le seul moyen, selon lui, d'établir dans le monde un peu de justice. On pourrait croire à une bluette pleine de celtitudes. Eh bien non ! Cette pièce dans laquelle le héros appelle la mort est une sorte de conte métaphysique, où le spectateur retrouvera tous les ingrédients de son propre destin et, à l'image de Pembroke, se préparera à affronter, libre, absolument libre, le jugement de Dieu. « Ceux qui prêchent une pauvre résignation et une ennuyeuse sécurité couvrent leur lâcheté du manteau de la vertu. Je hais la vertu pour la vertu. Ce ne sont pas les méchants qu'il faut craindre mais les faibles. Les vertueux par nécessité. » Grandiloquente ordalie ? Non, théâtrale tout simplement. Alain Sanders nous

explique avec le plus grand calme que la vraie vie ne va pas de soi, qu'elle est toujours arrachée à la mort.

Joël Prieur

L'Homme Nouveau, n° 1421 du samedi 10 mai 2008

Entretien avec Alain Sanders

— *On vous savait poète et vous êtes donc aussi homme de théâtre. Cette pièce est-elle, à l'instar de votre Roger Nimier, sortie de votre malle aux trésors ou est-ce une création récente ?*

— Vous êtes gentil de dire que je suis « poète ». alors que je ne suis qu'un honnête rimailleur. On ne peut plus être « poète » après Rimbaud... Pour ce qui est du théâtre, j'ai quelques pièces par-devers moi (dont un Chénier ou le poète foudroyé) qui me tiennent à cœur. *Ce Pembroke ou la mort un jour*. sorti de ma malle à secrets, a été écrit il y a cinq ans. J'ai longtemps hésité à le publier. Car si les pièces de théâtre sont un peu plus lues que les recueils de poèmes, c'est un genre qui ne suscite guère l'enthousiasme des foules... Mais, arrivé à un âge où j'ai reçu beaucoup plus de coups que de caresses, j'ai envie de me faire un peu plaisir. Et plaisir aussi, pourquoi pas, à quelques lecteurs choisis. *The happy few* comme on ne dit pas en français...

— *Allons plus loin : vous êtes l'un des chantres de l'Old America et nous vous découvrons aussi celui de l'Eire éternelle. D'où vous vient ce goût pour l'Irlande ?*

— Ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre : cette « vieille Amérique », véritable conservatoire en fait de la « vieille Europe » qui n'existe plus, doit beaucoup – et dans tous les domaines – à l'émigration irlandaise. Qui n'a pas fêté, un jour, la Saint-Patrick dans une petite ville de l'Amérique profonde, ne sait pas ce qu'est une vraie Saint-Patrick... D'où vient mon goût pour l'Irlande ? Eh bien, d'abord de mes gènes. Ma famille, du côté paternel, est originaire du sud de l'Irlande, de Cork très précisément. Une famille qui, au XVII^e siècle, fuyant les génocisseurs anglais de Cromwell, a passé la Manche pour s'enraciner en Bretagne (dans la région de Dinard) et en Normandie (dans la région de Saint-Hilaire-du-Harcouët). Mais, par-delà ces raisons familiales, j'ai un véritable amour – plus que ça : une passion – pour l'Irlande, vieille terre catholique, et pour son peuple cabochard dont on dit que tous les chants sont tristes et toutes les guerres joyeuses...

— *Quel est le thème de cette pièce ? Et d'abord, votre Pembroke, vous l'avez inventé ?*

— Non, Richard de Pembroke, dit Strongbow (« l'arc fort » parce que le gros de ses troupes était constitué d'archers gallois, des Celtes eux aussi), est un personnage historique, né en 1130 et mort des suites d'une blessure au combat en 1176. Il est issu de la famille de Clare, une famille cambro-normande qui compte parmi ses membres Godefroid d'Eu (un des fils illégitimes du duc de Normandie, Richard Sans-Peur) ? C'est Richard de Clare, comte de Pembroke, qui initia la conquête normande de l'Irlande. Et je me plais à penser que, parmi mes ancêtres, il y eut au XII^e siècle des Normands, compagnons de Pembroke, qui devinrent de fidèles Irlandais. Et qui, cinq siècles plus tard, revinrent en Normandie pour échapper aux envahisseurs anglais, bouclant ainsi la boucle...

Ce qui m'a intéressé dans le destin de cet homme, c'est qu'il est arrivé en Irlande en conquérant et qu'il s'est pris d'un tel amour pour cette terre qu'il en est devenu un de ses meilleurs fils. Un patriote irlandais avant la lettre. On le connaît sur le plan historique. On ne sait quasiment rien de sa personnalité profonde. C'est- ce « manque » que j'ai voulu combler.

— *Quelle est la signification, à la fin de la pièce, de ce cri du héros : « J'ai aimé la vie, j'ai aimé la mort » ?*

C'est ne cri d'un chrétien qui ne fut pas exactement un saint... L'époque était rude. Il a vécu comme un homme et, qui plus est, comme un homme de guerre. Aussi marche-t-il vers son Créateur sans crainte. C'est un homme libre qui va affronter le jugement de Dieu et l'accepter. Une ordalie métaphysique. si l'on veut être un peu pédant. Un abbé que j'aime beaucoup et qui a lu ce *Pembroke ou la mort un jour*, a écrit : « *Alain Sanders nous explique avec le plus grand calme que la vraie vie ne va pas de soi, qu'elle est toujours arrachée à la mort.* » Il atout résumé. Pembroke n'est sans doute pas un homme pour notre époque. Une époque molle dans les sentiments et pourtant terriblement cruelle aux plus faibles dans les actes. Pembroke vivait à une époque où l'on mourait jeune, où l'on était violent et parfois plus. Mais où, dans le même mouvement, on était attentif à protéger la veuve et l'orphelin (pour faire court). À ce titre. c'est un Occidental selon mon cœur.

Propos recueillis par Philippe Maxence
